RÉTROSPECTIVE DES CONFÉRENCES DE L'ANNÉE

Jeannine TILLON

Cette année, la SHFR a connu une année de fonctionnement normal d'octobre 2022 à juin 2023 ; le COVID et ses restrictions, l'exposition des 20 ans de notre association et son abondance de rencontres sont derrière nous !

Au niveau des conférences nous avons donc eu une prestation mensuelle présentée à nos adhérents tous les premiers vendredis du mois, à 18 heures, dans le salon de musique de la Villa Aurélienne. Deux exceptions cependant : pour le mois de janvier où notre AG prit la place d'une conférence et pour le mois de juin où la conférence est systématiquement remplacée par une sortie à la journée : cette année visite du village médiéval des Arcs commentée par Philippe Cantarel.

Donc, sept conférences au total ont été données pour l'exercice 2022-2023.

J'ai suivi la plupart de ces conférences, j'ai pris des notes que je mets à votre disposition. Je précise, comme toujours, qu'il s'agit de mes notes, c'est-à-dire la retranscription de ce que j'ai écouté et de ce que j'ai compris, j'en ai fait un résumé qui respecte donc l'ordre dans lequel les informations nous ont été données. Le contenu de la conférence s'en trouve bien évidemment tronqué ! J'ai noté ce qui me semblait opportun, mais ce n'est peut-être pas ce que l'orateur jugeait important à retenir ! L'essentiel pour moi est d'en garder la trace dans notre bulletin, raviver la mémoire de ceux qui ont assisté à la conférence et peut être aussi satisfaire la curiosité de certains autres !

Voici les titres et les auteurs des conférences, présentés de manière chronologique :

- Vendredi 7 octobre 2022 : « *La coopérative des producteurs de marrons de La Garde-Freinet (1950-2019)*» par Mathilde OSTER
- Vendredi 4 novembre 2022 : « *Les investisseurs marseillais dans le Var à la Belle Époque)* » par Robert ALEXANDRE
- Vendredi 2 décembre 2022 : « *Fortunes de mer de l'Antiquité à nos jours* » par Gilbert BUTTI
- Vendredi 3 février 2023 : « *Le peintre Louis Valtat* » par Alain DUBREUIL
- Vendredi 3 mars 2023 : « *Lorsque Zola s'inspire de l'histoire varoise* » par Gérard ROCCHIA
- Vendredi 7 avril 2023 : « *Le volcanisme permien du massif de l'Estérel* » par Laurence LASSALLE
- Vendredi 5 mai 2023 : « *Alpinistes et botanistes aux sommets* » par Jean-Félix GANDIOLI

Conférence du vendredi 7 octobre 2022 de Mathilde OSTER

La coopérative des producteurs de marrons de La Garde-Freinet (1950-2019)

Mathilde Oster, jeune historienne chargée de mission, nous présenta les résultats de ses recherches aux Archives départementales quant à l'existence de la coopérative des producteurs de marrons de La Garde-Freinet. Résultats de recherches qu'elle croisa habilement avec d'anciennes photos et des témoignages d'anciens adhérents de cette coopérative ; mais aussi des témoignages d'habitants de ce village dont la culture des châtaignes est un pilier de l'histoire communale.

La castanéiculture, d'appellation assez récente, est la dénomination administrative française désignant l'activité agricole consistant à cultiver le châtaignier dans un but de production commercialisée de châtaignes. Dans les Maures, deux communes concurrentes se vouaient depuis longtemps déjà à cette culture de châtaigniers : La Garde-Freinet et Collobrières. Cette culture

était florissante aux siècles passés et occupait une bonne partie de la population dans ces deux communes principalement, mais aussi dans une moindre mesure aux Mayons, à Pignans et à Gonfaron. Le travail dans les châtaigneraies s'étendait sur l'année, et à l'automne la récolte et le calibrage des châtaignes requerraient un grand nombre de personnes. La production était vendue à différents négociants qui l'acheminait dans les autres communes des Maures et bien plus loin encore. À cette époque, il est vrai, la châtaigne était une ressource alimentaire importante pour la population. Consommées fraiches, séchées, rôties, bouillies, ou transformées en farine pour la fabrication de galettes ou de pain, les châtaignes étaient à la base de l'alimentation paysanne dans la région. Mais les producteurs de châtaignes ont manqué la révolution industrielle de 1850 quant à la modernisation de leur culture. La production bien que déclinante suffisait aux habitants mais n'était plus guère exportée donc peu lucrative.

À La Garde-Freinet, après la Seconde Guerre mondiale, les châtaigneraies étaient dans un triste état ; les producteurs réagirent en se regroupant en coopérative afin de s'entraider et de faire renaître l'activité castanéicole dans leur commune. Cette coopérative fonctionna de 1950 à 2019. Actuellement les bâtiments sont toujours visibles dans le village et portent toujours l'inscription "coopérative des producteurs de marrons" mais ils ont une toute autre fonction ! Cependant en 1950 la création de cette coopérative permit de redresser un peu la situation des producteurs de châtaignes en ce sens qu'il ne leur était plus nécessaire pour vendre leur production de passer individuellement par des négociants qu'il fallait chercher et qui prenaient une marge importante. C'est la coopérative qui trouvait et entrait en contact directement avec les clients, notamment les confiseurs de Marseille à Nice. Les cultivateurs n'avaient plus que les soucis de la bonne santé de leurs châtaigniers et du ramassage des fruits pour maintenir un bon niveau de production. En 1962, l'activité était si florissante que la coopérative dut agrandir ses entrepôts jusqu'à les doubler.

Mais ce succès ne dura malheureusement pas, un champignon agressif – le chancre du châtaignier – s'installa dans la région ; il se faufilait sous l'écorce des arbres et les affaiblissait, ce qui fit bien évidemment chuter la production. Pour contrer ces soucis sanitaires la coopérative mit en place plusieurs méthodes, hélas sans grand succès, mais qui alourdissaient considérablement le budget de fonctionnement. De plus en 1957, le traité de Rome permit l'entrée libre sur le marché français de la châtaigne italienne, introduisant une importante concurrence au moment le moins opportun pour nos producteurs des Maures ! Si on ajoute à cela l'abandon de la châtaigne dans l'alimentation de base pour devenir un produit d'agrément (marrons glacés, crème de marron et farine d'exception pour gâteaux), on comprend pourquoi une grande partie des producteurs « jetèrent l'éponge » et trouvèrent plus lucratifs de vendre les châtaigneraies pour en faire des terrains à bâtir.

En 1994, la coopérative ferma ses portes, mais les protagonistes de l'aventure castanéinicole de La Garde-Freinet ne s'avouèrent pas vaincus. En 2002, fusionnant avec une coopérative de fruits de Solliès-Pont, la coopérative de La Garde-Freinet reprit du service pour quelques années. C'est en 2019 qu'elle cessa définitivement son activité.

Il existe encore quelques producteurs de marrons sur la commune de La Garde-Freinet et, comme à Collobrières, une fête de la châtaigne rassemble un bon nombre d'adeptes, de touristes et de nostalgiques autour de ces producteurs pour une journée bien agréable. Le centre-ville est alors dédié entièrement aux étals qui foisonnent et présentent entre autres produits régionaux, ce fruit bien local et ses dérivés, défiant ainsi les murs des grands entrepôts de l'ancienne coopérative qui semble navrée de ne pas participer à la fête !

Conférence du vendredi 4 novembre 2022 de Robert ALEXANDRE

Les investisseurs marseillais dans le Var à la Belle Epoque

Je n'ai pas pu assister à cette conférence, c'est donc le résumé informatif accompagnant le compte-rendu de la réunion envoyé aux adhérents par notre secrétaire Claude Pavie que je vous livre ici.

« Robert Alexandre, informaticien et membre de notre CA, passionné de recherches historiques, nous a présenté son enquête sur le financement des débuts du développement immobilier et touristique de la côte varoise. Félix Martin, ingénieur des Ponts et Chaussées, conseiller municipal puis maire de Saint-Raphaël (1878-1895) y joue un rôle clé. Ayant ses bureaux à Marseille, il intéresse plusieurs investisseurs marseillais à ses projets sur Saint-Raphaël et Saint-Aygulf ; il constitue pour cela une « dream team ». Le littoral varois est très en retard sur la Riviera au plan touristique et balnéaire. Saint-Tropez, Saint-Raphaël, Fréjus ne sont que de toutes petites villes de quelques milliers d'habitants, à petit budget. La « dream team » va d'abord réaliser un chemin vicinal entre Saint-Raphaël et Saint-Aygulf, puis créer la Compagnie des Chemins de Fer du Sud de la France qui reliera Saint-Raphaël à Hyères. La spéculation va bon train ! Fréjus est laissé de côté et ne se réveillera qu'au début du siècle suivant. L'aventure se terminera malheureusement sur un scandale financier en 1895, mais le changement était lancé. »

Conférence du vendredi 2 décembre 2022 de Gilbert BUTI

« Fortunes de mer », de l'Antiquité à nos jours

C'est avec un très intéressant diaporama présentant illustrations historiques, tableaux « Marines » retraçant les naufrages célèbres et photos d'objets sortis des épaves que notre conférencier, professeur émérite d'histoire de l'université d'Aix-Marseille, développa ce sujet sous forme de triptyque :

- *1- Naufrages, risques et causes multiples*
- *2- Naufrages, marqueurs d'activités*
- *3- Attitude face au naufrage*

« Fortunes de mer » est un terme employé dans la marine pour faire allusion aux difficultés rencontrées en navigant, difficultés pouvant aller jusqu'au naufrage. « Fortuna », déesse romaine, représente le destin avec toutes ses inconnues, bonnes ou mauvaises. Le mot naufrage est issu du verbe latin « *frangere* » qui se traduit par : rompre, briser. Le naufrage est une rupture !

1- De tout temps, avant un départ, les nombreuses mises en garde de la part des personnes ayant subi un naufrage n'ont pas empêché le marin de partir en mer. Notre côte méditerranéenne est jalonnée d'épaves. La plus ancienne retrouvée près de Malte, le *Saint-Paul*, date de l'année 60 de notre ère. Le dernier naufrage médiatisé est celui du *Costa Concordia*, sur les côtes italiennes, le 13 janvier 2012.

Dans l'imaginaire des anciens, les naufrages étaient dus à des monstres marins, fiction mais aussi réalité, c'est bien le choc avec un cachalot qui fit couler en 1820 le baleinier *L'Essex* ! Mais il est vrai qu'en général c'est la fureur des éléments : l'océan, le vent, les vagues, les récifs qui, prenant le dessus vont envoyer par le fond le navire qui ne saura pas se défendre correctement.

Cependant, la part des hommes n'est pas négligeable dans le naufrage : feu à bord par imprudence, technologie mal maitrisée au début de la navigation à vapeur, méconnaissance du littoral, malveillance interne à l'équipage mais aussi malveillance externe fomentée par des pilleurs, bombardement ou torpillage en temps de conflit…

2- Les naufrages sont des marqueurs d'activité le long de nos côtes. Leur recensement nous indique les lieux dangereux et les routes les plus empruntées par les navires. Ont été repérés comme lieux dangereux le delta du Rhône, les îles de Porquerolles, Cassis et La Ciotat, les côtes corses et sardes…À Saint-Tropez on estime que sur plusieurs années le tiers de la flotte a été perdu à la suite de naufrages, lorsque la ville faisait du cabotage pour les commerçants qui affrétaient les bateaux tropéziens pour leur commerce avec l'Orient. Les divers éléments retrouvés dans les épaves permettent d'imaginer cette activité commerciale. La modernité a son nouveau marqueur, hélas, car le naufrage actuellement d'un bateau ajoute à la disparition des hommes la pollution de la mer par le carburant qui le faisait fonctionner.

-3- Quelle attitude adopter face à ces naufrages ? Comment réduire les risques ? La formation des marins et l'entretien des navires sont une première et indispensable réponse. Le balisage des côtes, les phares qui éclairent les lieux dangereux en est une autre. De nouvelles technicités pour dépolluer les côtes et d'autres pour limiter la pollution sont mises en œuvre. Mais, dans le monde des marins, c'est toujours les prières et les bénédictions qui restent les vedettes pour l'assurance d'éviter les naufrages, les nombreux *ex-voto* présents dans nos églises en sont les témoins.

Périr en mer signifie mourir seul, loin de chez soi et rester à jamais sans sépulture, c'est-à-dire devenir une « âme errante » !

Depuis 1967, la SNSM, une organisation associative composée uniquement de bénévoles, veille sur la navigation près de nos côtes et fait en sorte que ces « fortunes de mer » ne deviennent pas des naufrages funestes.

Conférence du vendredi 3 février 2023 de Alain DUBREUIL

Le peintre Louis Valtat

On ne peut pas parler d'un peintre sans présenter quelques-unes de ses œuvres, c'est donc avec un riche diaporama que notre conférencier, membre de la SHFR entre autres activités, nous a fait connaitre les tableaux colorés de ce peintre qui a vécu quelques années à Anthéor. En hommage à cet artiste qui a su si bien capter la force que dégage notre Estérel, un jardin portant son nom, où figurent quelques reproductions de ses œuvres, a été inauguré en bord de mer le 4 juin 2022 à l'initiative de l'association « Anthéor Hier et Aujourd'hui » dont Alain Dubreuil est le président.

Louis Valtat est un peintre peu connu du grand public, cependant les amateurs de grands musées connaissent ses toiles, toiles d'ailleurs très bien cotées sur le marché mondial de l'art. Dans la région nous n'avons, hélas, qu'une de ses œuvres, représentant bien sûr l'Estérel ; elle se trouve au musée de l'Annonciade à Saint-Tropez, mais hélas elle n'est pas exposée en permanence dans la galerie.

Né à Dieppe en août 1869, Louis André Valtat évolua dans une famille aisée, son père était amateur d'art et de surcroit peintre amateur. Louis, montrant très tôt des dispositions pour le dessin et la peinture, après de bonnes études au lycée Hoche à Versailles, intégra à Paris l'École nationale supérieure des beaux-arts, puis la prestigieuse Académie Julian. Ami de Toulouse Lautrec, il côtoya les peintres d'avant-garde qui firent naitre l'impressionnisme.

De santé fragile, atteint de tuberculose, il dut se rendre souvent l'hiver en bordure de mer, l'Atlantique d'abord puis ensuite la Méditerranée plus propice pour son climat, c'est ainsi qu'il connut Agay. Intéressé par les majestueux paysages de cette région et bénéficiant de l'air marin bénéfique à sa santé il acheta un terrain à Anthéor, face aux îles des Vieilles, où il fit bâtir une modeste maison dans laquelle il s'installa à partir de 1896. Marié en 1903 à Suzanne Noël,

l'espace entourant la maison devint alors par les soins de madame Valtat un magnifique jardin méditerranéen qui embellit avantageusement l'édifice. En 1908 un fils vint agrandir la famille.

Louis Valtat se lia d'amitié avec Auguste Renoir installé à Cagnes-sur Mer, mais aussi et surtout avec Paul Signac installé à Saint-Tropez. Paul Signac aimait collectionner les tableaux de ses contemporains, ainsi il détenait quelques-uns des tableaux de Valtat. Une anecdote s'attache à l'un d'eux : Signac aurait troqué un tableau de Valtat contre une voiturette à pétrole pour remplacer l'inconfortable tandem avec lequel se déplaçaient Louis et sa femme.

Louis Valtat a rencontré très tôt Ambroise Vollard, un marchand d'art mondialement connu qui lui a acheté toute sa production et a diffusé ses toiles dans tous les pays (30 à 40 % de ses œuvres sont aux USA, on en trouve aussi aux musée de l'Hermitage à Saint-Pétersbourg, au musée Pouchkine à Moscou, pour ne citer que les plus grands). C'est certainement la raison pour laquelle Louis Valtat est si mal connu du public français. Il n'est pas un peintre « maudit », il n'a jamais eu faim et n'a jamais été contraint de distribuer ses toiles pour un repas ou une location, et donc ses œuvres ne se sont pas dispersées dans la société. De plus, il ne s'est jamais positionné dans un groupe, avant-gardiste, impressionniste, fauve ; il est resté très indépendant… Pas classé, on parle peu de lui !

En 1914, après la vente de sa maison d'Anthéor il s'installa à Paris, puis en vallée de Chevreuse où il put à nouveau côtoyer la nature et la traduire en œuvres d'art. Ce ne sont plus alors les roches rouges de l'Estérel et le bleu du ciel de Provence qui couvrent les toiles, mais des fleurs, et encore des fleurs !

Louis Valtat disparut en janvier 1952.

Pour compléter votre information, allez voir le « square Valtat » à Anthéor, vous y verrez quelques-unes de ses œuvres accrochées à la grille du parc !

C**onférence du vendredi 3 mars 2023 de Gérard ROCCHIA**

Lorsque Zola s'inspire de l'histoire varoise

L'intitulé de la conférence donne le ton : notre conférencier, érudit local passionné d'histoire et connaissant particulièrement bien le déroulement des faits lors de l'insurrection des Varois en réponse au coup d'État de Napoléon III en décembre 1851, s'ingénia à faire apparaitre le parallèle entre ces évènements et le contenu du premier tome de la fresque romanesque des Rougon-Macquart *écrit par Emile Zola en 1871. Un petit film de quinze minutes suivi d'un diaporama présentant illustrations, documents anciens et articles de journaux d'époque servit de base à la brillante démonstration de Gérard Rocchia.*

En 1848, en France, la monarchie fut balayée et la Deuxième République s'installa, d'abord avec un gouvernement provisoire qui rétablit la liberté d'expression, créa les ateliers nationaux pour les chômeurs, abolit l'esclavage et institua le suffrage universel pour élire l'Assemblée Constituante. Mais, tout cela, mal préparé, ne donna pas les résultats escomptés, des restrictions s'amorcèrent, le mécontentement couvait. Trois camps se formèrent alors : les conservateurs adversaires de la République (quasi monarchistes), les républicains modérés et les démocrates-socialistes imprégnés d'idéalisme (traités comme des anarchistes). En novembre 1848 une nouvelle constitution fut instaurée et en décembre de la même année, grâce aux « monarchistes », Louis Napoléon Bonaparte devint le président de la Deuxième République.

Mais la constitution adoptée en 1848 prévoyait pour le président un mandat de quatre ans non renouvelable dans l'immédiat. Louis Napoléon Bonaparte désireux de conserver le pouvoir plus longtemps envisagea alors un coup d'État un an avant la prochaine élection.

Le coup d'État intervint le 2 décembre 1851 par la dissolution de l'Assemblée Constituante, l'annonce d'une nouvelle constitution et l'établissement d'un régime présidentiel autoritaire. Le peuple de Paris réagit relativement peu, mais la province se souleva.

Dans le Var et les Basses-Alpes le soulèvement fut important. Dès la nouvelle du coup d'État connue, des rassemblements spontanés se firent à Draguignan, Toulon, Le Luc, Vidauban, La Garde-Freinet, Cogolin… Des mairies furent investies, des gendarmes désarmés. Des commissions de résistance furent installées dans les communes et le vendredi 5 décembre les insurgés de Grimaud, conduits par leur maire insurrectionnel et son épouse, rejoignirent ceux de Saint-Tropez, de Cogolin et de la Garde-Freinet dans le but de traverser le département pour rassembler les insurgés et rejoindre ceux des Basses-Alpes. Partis de Brignoles et du Luc d'autres mécontents rejoignirent la colonne qui arriva le 8 décembre au village de Salernes ; ils étaient alors plus de 3 000 et décidèrent de continuer vers Aups !

Cependant, dès le 6 décembre, l'état de siège fut instauré dans le Var et des troupes armées arrivèrent en grand nombre, bien décidées à mater la rébellion. Le mercredi 10 décembre l'insurrection était anéantie et une véritable chasse à l'homme s'instaura et dura plusieurs jours. Nombreux furent les insurgés abattus, les autres furent déportés.

Martin Bidouré va devenir un symbole de cette insurrection. Il était un émissaire envoyé par les insurgés pour glaner des renseignements. Blessé par l'armée, il fut laissé pour mort dans un fossé. Secouru par un paysan, il fut amené à l'hôpital d'Aups. Quand les autorités eurent connaissance de ce fait, les gendarmes vinrent à l'hôpital pour le fusiller dans la cour à la vue de tous les malades, il devint celui qui fut deux fois abattu par l'autorité.

Tous ces évènements ont été relatés dans la presse locale ou ont fait l'objet d'articles comme ceux édités en 1865 par les journalistes républicains Tenot et Paul Cotte. En 1869, Émile Zola, à la recherche d'un contenu sociétal pour son nouveau roman *La fortune des Rougon* s'appuya sur ces articles, en s'appropriant les personnages, les faits, les lieux en changeant seulement les noms : Aix-en-Provence devint Plassans. Tous les villages concernés par le passage des insurgés furent nommés autrement mais l'itinéraire et leur histoire restèrent exactement les mêmes. En revanche il emprunta le nom de « Rougon » à l'un de ses camarades du lycée de Flassans qu'il fréquenta plusieurs années durant.

La fortune des Rougon n'était que le premier roman d'une saga de 20 volumes !

En conclusion, si vous voulez connaitre par le détail cette insurrection varoise de 1851, lisez La fortune des Rougon *d'Émile Zola !*

Conférence du vendredi 7 avril 2023 de Laurence LASSALLE

Le volcanisme Permien du massif de l'Estérel

À l'aide d'un diaporama bien fourni en documents spécifiques : coupes stratigraphiques, cartes géologiques, schémas d'interprétation, etc… extraits de divers ouvrages d'éminents géologues présentés en début de séance par un listing photographique, Laurence Lassalle, membre de la SHFR et guide naturaliste dans l'Estérel, a réussi ce tour de force : faire comprendre à son auditoire la complexité des différentes éruptions volcaniques qui ont donné naissance à notre beau massif de l'Estérel. Faire un résumé de cette présentation de documents commentés n'est pas chose facile ! Je me suis lancée tout de même, espérant que ces phrases écrites seront aussi claires que les explications données par notre conférencière.

Sur la première présentation photographique apparait ce super continent nommé « la Pangée » qui nous ramène quelques 300 millions d'années auparavant. Un point rouge sur l'image indique notre région, elle est au niveau de l'Équateur. Elle est placée en bordure de la « chaîne Varisque », chaîne de montagne qui traverse ce super continent de la Mongolie à l'Amérique

du Sud. En quelques photos « la Pangée » se disloque et les continents que nous connaissons apparaissent. Notre région, toujours sous forme du petit point rouge se retrouve alors dans le sud de l'Europe, sur des restes de la chaîne Varisque : le Tanneron et les Maures. Cette dislocation ne va pas sans fractures de l'écorce terrestre. Dans notre région, aux environs des 280 millions d'années, par ces fractures orientées généralement est-ouest le magma va monter et se répandre pour former notre massif de l'Estérel. Les questions sont nombreuses : comment ? Pourquoi ? Quand ? Dans quel ordre ? Quelles roches vont apparaitre ? Combien de temps cela a-t-il duré ? Depuis de nombreuses années d'éminents géologues ont travaillé sur ces questions à propos de ce massif volcanique et ils ont laissé d'importants ouvrages de références :

- « Mémoire scientifique », 1912, d'Albert Michel- Lévy
- « Mémoire et carte géologique », 1951, de l'abbé Pierre Bordet
- « Mémoire de diplôme d'études supérieures », 1971, de Gilbert Crevola
- « Le sédimentaire dans les bassins de la dépression permienne », 1980, thèse de Nadège Toutin-Morin
- « Volcanisme Estérel et Corse », 1989, thèse de André Gondolo
- « Mémoire de thèse sur le volcanisme de l'Estérel », 1971, de Marc Boucarut

L'analyse de deux coupes stratigraphiques idéales réalisées par Bordet et Boucarut permet de connaître l'ordre des évènements survenus et de comprendre qu'il s'est agi d'un volcanisme bimodal, basique et acide dont l'activité a perduré sur plusieurs millions d'années s'inscrivant à l'ère primaire dans les périodes du Permien et du Trias (290 MA à 235 MA). Ces divers épisodes volcaniques et les produits de leur érosion au fil du temps ont donné naissance à un ensemble volcano-sédimentaire formé par l'empilement de sédiments détritiques du continent en place (grès, arkoses, conglomérats), de sédiments détritiques volcaniques (tufs, cinérites) de roches volcaniques acides (rhyolites dont la teneur en silice est supérieure à 63%) et de roches volcaniques basiques (dolérites et mugéarite dont la teneur en silice est moins élevée).

L'analyse commentée, gestuelle à l'appui, d'un schéma d'interprétation d'un appareil volcanique en coupe longitudinale réalisé par l'un des éminents géologues précédemment cité permet de comprendre la mise en place des niveaux volcaniques rouges de rhyolite qui font la beauté du massif de l'Estérel. Il s'agit d'une montée dans les fractures de la croute terrestre d'un magma contenant sous pression des gaz dissous dans sa masse (H_2O et CO_2). Au fur et à mesure que le magma non-dégazé s'approche de la surface terrestre la pression diminue, des bulles de gaz se forment et grossissent puis explosent. Les gaz libérés chargés de fragments de paroi de bulles vont accélérer leur montée dans les fractures, sortir brutalement et se répandre à l'extérieur en s'épanchant par débordement à la façon d'une mousse de lait en ébullition. Ce volcanisme explosif s'accompagne aussi de projections de cendres incandescentes. La lave refroidie va donner cette roche rouge garnie de cristaux visibles à l'œil nu (les phénocristaux) noyés dans une pâte rosée : c'est la rhyolite ignimbritique porphyrique.

Les épaisseurs importantes de cette rhyolite forment des reliefs, l'eau d'écoulement piégée par ces barrages naturels va former des lacs dans lesquels une sédimentation importante se produit. Les sédiments sont essentiellement des résidus de rhyolite et donnent des grès fins micacés. Grès dans lesquels on peut retrouver des traces qui permettent de délimiter ces lacs ; « Ripple marks » (rides fossiles de vaguelettes sur les rivages), traces de pattes d'animaux et fossiles de végétaux, autant de renseignements qui permettent à nos scientifiques d'imaginer la configuration des lieux à cette époque.

Quelques millions d'années plus tard, soit il y a 248 MA, de nouveaux épisodes volcaniques se manifestent. Le magma, plus visqueux, remonte dans les failles, crée des dômes et se

répand par endroits sous forme de coulées sur les éléments déjà en place. Cette lave contient les mêmes éléments que la rhyolite ignimbritique mais elle est moins riche en phénocristaux, le refroidissement étant plus rapide (les cristaux sont d'autant plus gros que le refroidissement est lent). C'est une « rhyolite fluidale », elle contient de petits cristaux alignés dans le sens de l'écoulement de la lave qui dessinent de fines rayures. Cette rhyolite fluidale se débite en surface en petites plaquettes. Ces éruptions volcaniques s'accompagnent aussi parfois de projections pyroclastiques (cendres incandescentes). Plus tard, quelques épisodes d'écoulements de lave basique (moins de 63% de silice) très fluides ont donné des coulées de mugéarite, roche grise proche du basalte.

Ces phénomènes volcaniques successifs ont construit dans la dépression permienne entre Tanneron et Maures le massif de l'Estérel, massif reconnaissable par ses roches rouges bien visibles sur les sommets. Cet ensemble s'étale d'ouest en est, depuis les gorges de Pennafort jusqu'à Mandelieu. Vers l'est cependant un stratovolcan, le seul sur l'ensemble du massif, perturbe un peu ces alignements. Il s'agit d'un large cône volcanique positionné à Maure Vieille, ses différentes éruptions ont suivi semble-t-il les mêmes phénomènes que le reste du massif de 270 MA à 240 MA. Mais en fin d'activité pyroclastique, l'éruption terminale fut phénoménale, elle fit exploser le cratère, des nuages de cendre furent projetés très loin, la lave composée de rhyolite fluidale monta et créa un dôme. La chambre magmatique s'étant vidée complètement le cratère s'effondra alors sur lui-même ce qui donna cette grande dépression à Maure Vieille qu'on appelle une caldeira.

Pour aller plus loin dans la connaissance de ces phénomènes un site est consultable sur Google en tapant « academia.edu Laurence Lassalle ».

Conférence du vendredi 5 mai 2023 de Jean-Félix GANDIOLI

Alpinistes et botanistes aux sommets

Le titre nous fait comprendre que pour aller botaniser en haute montagne il faut être alpiniste, c'est ce que démontra, diaporama à l'appui, notre conférencier, botaniste lui-même et alpiniste amateur, président des Amis du Museum de Nice. C'est son travail sur les herbiers historiques du Muséum qui l'incita à s'intéresser à ces illustres botanistes-alpinistes ayant œuvré pour la connaissance de la flore des sommets des Alpes-Maritimes et dont certaines cimes portent le nom.

Le Muséum d'histoire naturelle de Nice, plus connu sous le nom de « Musée Barla », est le plus ancien musée municipal de la ville. Il est né de l'agrégation des collections de deux naturalistes niçois du XIX^{e} siècle, Jean Baptiste Vérany et Jean Baptiste Barla. Ces collections, sans cesse enrichies au fil des ans, dépassent aujourd'hui le million de spécimens couvrant les trois domaines de l'histoire naturelle : la zoologie (animaux naturalisés, dont quelques spécimens d'oiseaux contemporains de Darwin, collection d'insectes…), la géologie (roches et minéraux) et la botanique (300 000 parts d'herbiers dont les plus anciens datent de 1789). « Conserver, enrichir et valoriser » telle est la devise de cet historique musée.

Les herbiers historiques sont d'un grand intérêt, ils permettent de retrouver l'environnement végétal des siècles passées, de suivre l'évolution des plantes au cours de ces siècles en parallèle avec l'évolution du climat. Le travail sur les herbiers historiques consiste à vérifier chaque « part d'herbier ». Une part d'herbier concerne un échantillon de plante, présentant le plus d'éléments possibles de cette plante. Ces éléments desséchés et pressés entre les feuilles sont accompagnés d'une étiquette indiquant le lieu et la date de la récolte, le nom du collecteur et le nom donné à cette plante à l'époque de la récolte. Ce travail méticuleux commence par la vérification du nom de la plante, cette étape peut être très longue car les noms et les classifications ont pu changer au cours du temps. Il faut ensuite s'assurer du statut

patrimonial de cette plante (plante disparue, ou en voie de disparition ou plante protégée). La dernière phase, due à la modernité, est la mise en ligne sur internet de la photo, d'un dessin, du nom ancien et du nouveau, de la classification, du statut patrimonial, sans oublier l'histoire de sa découverte qui va de pair avec l'histoire de son découvreur !

Les botanistes sont souvent des pharmaciens, mais on trouve aussi beaucoup de militaires et de religieux parmi eux. Tous ont herborisé et certainement laissé des herbiers quelque-part. Les plus connus dans les Alpes-Maritimes sont :

- Antoine Risso (1777-1845), naturaliste, pharmacien et alpiniste chevronné.
- Jean-Baptiste Barla (1817-1896), élève de Risso, naturaliste, qui fonda avec son ami Verany le premier musée d'histoire naturelle à Nice dont il fut le conservateur en 1865.
- L'abbé Justin-Ignace Montolivo (1809-1881), bibliothécaire et marcheur infatigable, il connaissait les moindres recoins des Alpes-Maritimes, il servit de guide à de nombreux botanistes. Il herborisa lui-même.
- Émile Burnat (1828-1920), riche Suisse travaillant dans le textile, devenu botaniste par goût, vint à Nice pour des raisons de santé. Il décida de dresser l'inventaire de la biodiversité des Alpes-Maritimes, il en fit un ouvrage de 7 volumes. Pour son œuvre il ne ménagea ni l'argent ni son temps ni sa peine, partant plusieurs jours en montagne avec matériel de camping, personnel d'intendance et plusieurs mulets pour le portage.
- Clarence Bicknell (1842-1918), riche aristocrate anglais et botaniste très doué en dessin, il dessina les végétaux pour son herbier. Il s'est fait construire une maison à Castérino pour parcourir à son aise le Mercantour et herboriser comme bon lui semble.
- Joseph Vallot (1854-1925), de famille aisée, grand botaniste mais aussi physicien et glaciologue, s'intéressa aussi aux possibilités de survie en haute montagne. Un refuge dans le Mont Blanc porte son nom.
- Fritz Mader (1872-1921), géographe allemand et naturaliste, possédait une maison de vacance à Tendes dans laquelle il venait souvent ; il y croisa Bicknell.
- Victor de Cessole (1859-1941), alpiniste chevronné et photographe amateur, il fut aussi un fervent défenseur de la nature. C'est certainement à lui que nous devons les premières mesures de protection de notre flore, et une grande quantité de photos qui attestent le travail en montagne de ses contemporains.

Nombreux furent ces botanistes-alpinistes ou alpinistes-botanistes à adhérer au Club Alpin niçois créé en 1874. En effet, en parcourant les publications annuelles du club on peut y trouver les noms des botanistes qui y ont adhéré, ainsi que de nombreux dessins et photographies de plantes identifiées, preuves de l'intérêt des alpinistes pour la nature. En retour le club décida de nommer des cimes encore sans nom et de les attribuer à ces botanistes qui ont gravi leur pente afin de parfaire l'inventaire floristique de la région. C'est ainsi que nous pouvons retrouver sur les cartes : la cime Montolivo, la cime Bicknell, la cime Burnat, la cime Mader et la roche Risso.

Le Club Alpin actuel ne compte plus de botaniste parmi ses adhérents mais il consacre tout de même périodiquement des activités botaniques pour la préservation du patrimoine végétal de nos montagnes.

Pour approfondir vos connaissances sur ce sujet venez consulter l'article de la revue trimestrielle Nice Historique, *numéro 124, édité en décembre 2021, et dénommé « Botanistes aux sommets » disponible à la bibliothèque de la SHFR.*